



## Bibliothèques d'autrefois à Montréal

E.-Z. Massicotte, LL.D., M.S.R.C.

Numéro 12, 1947

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1080146ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1080146ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

### ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Massicotte, E.-Z. (1947). Bibliothèques d'autrefois à Montréal. *Les Cahiers des Dix*, (12), 9–16. <https://doi.org/10.7202/1080146ar>

# **Bibliothèques d'autrefois à Montréal**

---

**Par E.-Z. MASSICOTTE, LL.D., M.S.R.C.**

Un jour, l'historien Benjamin Sulte émit l'assertion qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle il y avait diverses bibliothèques privées en la Nouvelle-France. Lorsqu'il écrivit son étude sur *les bibliothèques canadiennes d'autrefois* Aégidius Fauteux confirma l'hypothèse de M. Sulte, il ajouta même qu'il y avait plus de livres qu'on le croyait en notre pays, même au XVII<sup>e</sup> siècle.

En sa qualité de conservateur de la bibliothèque Saint-Sulpice, M. Fauteux savait que plusieurs prêtres et même des fonctionnaires laïques avaient collectionné des livres qu'on lui avait remis. Nous avons eu l'occasion de lui signaler que le juge Rimbault, en 1706, avait un assez bon choix de livres de droit et d'ouvrages classiques en latin et en grec. Nous lui communiquâmes également l'inventaire de l'extraordinaire collection que laissait le sieur Fournery de Vézon en 1760.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les bibliothèques privées devinrent plus nombreuses et nous avons constaté que le riche Canadien français, Pierre Foretier, à son décès, en 1815, laissait beaucoup de livres. On y relevait 71 volumes in-folio, 114 volumes in-12 et 203 de formats divers, soit un total de 388 livres entre lesquels il y avait plusieurs ouvrages classiques, des dictionnaires, une encyclopédie des sciences, arts et métiers en 35 tomes dont 12 d'illustrations. Pour l'expertise des livres on requit la présence du libraire français Hector Bossange, récemment arrivé à Montréal et qui épousa une demoiselle Fabre, soeur de Edouard-Raymond Fabre lequel succéda à M. Bossange lorsque celui-ci retourna en Europe.

Nous possédons le catalogue inédit de la bibliothèque d'un monsieur Quesnel qui paraît avoir été parent avec l'honorable F.-A.

Quesnel. Ce collectionneur avait plus de 725 volumes. Sur ce nombre il n'y avait que 54 ouvrages en anglais.

Ajoutons ici des notes que nous relevons dans *le Bulletin des recherches historiques*.

L'abbé Brassard Deschenaux, décédé en 1832, avait une bibliothèque de quelques milliers de volumes <sup>(1)</sup>. L'avocat Gaspard Drolet, décédé en 1836, avait une collection d'ouvrages de droit et de classiques français <sup>(2)</sup>. Le notoire docteur F.-X. Tessier, décédé en 1835, « fut un grand ami des livres » et sa bibliothèque médicale était considérable. <sup>(3)</sup>

### LA MONTREAL LIBRARY

La principale bibliothèque publique de Montréal en 1819, d'après l'Almanach des adresses de Doige, s'appelait la « Montreal Library », et elle occupait le rez-de-chaussée de l'aile nord de la « Mansion House Hotel ». Cette bibliothèque appartenait à un groupe de citoyens et comprenait 7,000 volumes.

La « Mansion House Hotel » s'élevait à l'angle sud-ouest des rues Saint-Paul et Bonsecours. L'édifice remplaçait la demeure de la famille Begon louée à l'intendant Bigot <sup>(4)</sup>. Plus tard, sir William Johnson acquit l'immeuble et y érigea une résidence somptueuse laquelle transformée devint une hôtellerie dont les touristes de l'époque vantèrent le confort et la distinction. Cet immeuble fut incendié le 16 mars 1821 <sup>(5)</sup>, mais la bibliothèque de Montréal ne semble pas avoir péri en cette circonstance, comme on le verra ci-après.

---

(1) *B. R. H.*, 1938. p. 194.

(2) *Ibidem*, p. 237.

(3) *Ibidem*, p. 282.

(4) Sur l'histoire de cet immeuble, voir *B. R. H.*, 1943, pp. 229 & 264.

(5) *Cahier des Dix*, no. 6, p. 173.

UNE BIBLIOTHEQUE CIRCULANTE <sup>(6)</sup>

Le compilateur du bottin montréalais de 1819, M. Doige, nous apprend qu'en outre de la « Montreal Library », la métropole canadienne comptait une bibliothèque circulante avec salle de lecture chez les libraires Nickless et McDonald, qui avaient leur établissement dans une des vieilles maisons faisant face au palais de justice, rue Notre-Dame, à l'encoignure sud-est de la rue Saint-Vincent. Ces bâtiments ont été rasés en partie pour faire place au gratte-ciel de la Sauvegarde.

## LA « NEWS ROOM »

En 1821, après l'incendie de la « Mansion House », on transforma une ancienne chapelle méthodiste qui existait sur le côté ouest de la rue Saint-Sulpice, exactement où sont aujourd'hui les bureaux de la paroisse de Notre-Dame. Dans ce temple désaffecté, on fonda la « News Room and Exchange », c'est-à-dire un cabinet de lecture et un cercle de gens d'affaires. On retrouve, là, peu après, la « Montreal Library », qui avait réussi à sauver ses livres, car au témoignage de Bosworth <sup>(7)</sup>, l'institution possédait, en 1839, environ 8,000 volumes, dont 2,000 étaient de langue anglaise.

## LA BIBLIOTHEQUE DU BARREAU

Le premier février 1828, un prospectus annonça la formation d'une société pour l'établissement d'une bibliothèque pour les avocats. Elle tenait plutôt, au début, de la nature d'un club et ne comptait alors que 325 volumes.

La progression de cette bibliothèque a été constante et, en

---

(6) On nomme ainsi les bibliothèques ou cabinets de lecture qui, moyennant une garantie et un abonnement, louent et prêtent les livres qu'on désire lire chez soi.

(7) *Hochelaga Depicta*.

1947, elle possédait plus de 60,000 volumes. On ne l'ignore pas, cette institution est aujourd'hui dans l'ancien Palais de Justice de Montréal et le conservateur de cet inestimable trésor est le sympathique et érudit Me Maréchal Nantel, qui a rédigé, en 1928, c'est-à-dire lors du centenaire de cette bibliothèque du barreau, un historique fort intéressant.

### MECHANICS INSTITUTE

Cette institution qui date de 1828 se fit ériger un bâtiment, dès 1852, au coin des rues Saint-Jacques et Saint-Pierre, et y installa une bibliothèque de 5,500 volumes.

En 1897, le nombre des livres, selon Borthwick, avait atteint 12,000, et, en 1914, d'après un rapport paru dans les journaux, il dépassait 19,000. Vers cette année, l'immeuble était vendu et l'institution s'en faisait construire un nouveau, rue Atwater, à Westmount. Celui de la rue Saint-Jacques fut démoli pour faire place au gratte-ciel de la Banque Royale.

### LA MERCANTILE LIBRARY

Fondée le 27 novembre 1840, la « Mercantile Library » se logea dans la « News Room » dont nous avons parlé plus haut. Au cours de l'année 1843, elle s'installa dans le marché Sainte-Anne, mais il lui fallut déguerpir assez tôt, quand le gouvernement canadien décida de s'emparer du local. En 1864, l'honorable John Young, négociant, et J. McLaren, fabricant de cuirs, deux membres de l'institution, acquirent un terrain sur le côté sud de la rue Bonaventure (depuis Saint-Jacques), entre la rue McGill et la ruelle Saint-Michel, et y érigèrent un édifice spacieux qui devint le siège de la « Mercantile Library », au mois de mai 1866. Construit en pierres jaunes de l'Ohio et mesurant 54 pieds de front, le nouveau bâtiment avait fort belle allure. La bibliothèque ainsi que la « Montreal Art Association », qui débutait, en occupaient chacune une partie.

Sans doute, parce que le commerce envahissait les environs et que la clientèle se logeait dans les rues plus au nord, la bibliothèque « Mercantile » émigra rue Sainte-Catherine en 1872. A cette date on lui accordait 5,000 volumes et elle comptait un effectif de 720 membres. Cette institution fut englobée par la « Montreal Amateur Athletic Association » vers 1880. Sur la façade de l'ancien local (rue Saint-Jacques Ouest), aujourd'hui noircie par la fumée et les poussières, on distingua longtemps les grosses lettres en relief M. L. A., qui rappelaient la destination première de l'immeuble.

En 1849, année de l'incendie du parlement, il y avait, rue Saint-Jacques, dans la « Odd Fellow's Hall », la « Merchants Exchange Reading Room ». N'était-ce qu'un cabinet de lecture ?

### LA BIBLIOTHEQUE DU PARLEMENT

C'est en 1844 que le gouvernement du Bas et du Haut-Canada loua l'édifice du marché Sainte-Anne, rue McGill, pour y tenir les séances du parlement canadien et y installer ses bureaux. Cinq ans plus tard, en 1849, lisons-nous dans l'étude historique que M. Fautoux a consacrée aux bibliothèques, celle du parlement compta 22,000 volumes, tous relatifs à l'Amérique, que l'infatigable Georges-Barthélemy Faribault avait pris de longues années à rassembler et dont un grand nombre d'ouvrages ne peuvent plus se retrouver aujourd'hui ». Cette intéressante bibliothèque eut un sort déplorable ainsi qu'on peut le constater à la lecture de la page suivante que nous extrayons de *Montréal-fin-siècle*.

« Le 25 avril 1849, lord Elgin venait de donner la sanction royale qui indemnisait ceux qui avaient été ruinés par les troupes anglaises durant la rébellion de 1837-38. Lorsqu'il reparut sur la rue, il fut assailli de toutes parts avec des pierres et des oeufs pourris. Les agitateurs se répandirent dans la ville, convoquèrent une grande assemblée pour le soir sur le Champ de Mars. L'assemblée eut lieu, des résolutions incendiaires furent adoptées, puis la foule se porta sur les édifices du parlement. Les députés durent se retirer

devant les émeutiers qui procédèrent à démolir les meubles. Quelqu'un trouvant que ça n'allait pas assez vite, mit le feu à l'édifice et quelques heures après il ne restait plus qu'un amas de cendres. » Rien ne fut sauvé.

L'ancien marché devenu « palais législatif » mesurait 342 pieds de longueur sur 50 pieds de façade et il était construit en pierres grises provenant des carrières de la ville.

### L'INSTITUT CANADIEN A MONTREAL

La société littéraire et politique qui a soulevé le plus de dissension et qui a créé le plus d'animosité fut sans doute l'Institut Canadien, dont l'histoire a été écrite par le R. P. Théophile Hudon, S. J.

Fondée le 17 décembre 1844, cette société groupa rapidement la majeure partie des intellectuels de langue française. En sa sixième année d'existence, un incendie détruisit ses livres et ses meubles, mais l'Institut était assez puissant pour réagir. En 1854, l'Institut put acquérir une maison de pierre à deux étages, côté nord de la rue Notre-Dame, en face de la rue Claude <sup>(8)</sup>. « Le vent de prospérité soufflait dans ses voiles mais l'écueil était proche et l'équipage ne sut pas en garer le vaisseau ». Des difficultés avec les autorités religieuses provoquèrent, en 1858, une scission fatale dans les rangs de l'association. Bientôt, il ne fut plus avenant de se dire membre de l'Institut et tout un brillant avenir s'effondra <sup>(9)</sup>. Subséquemment, la bibliothèque de l'Institut (environ 10,000 volumes) passa au « Club Canadien » qui, à son tour, la céda à l'Institut Fraser, angle des rues Dorchester et University.

### LE CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Une Oeuvre des Bons Livres avait été inaugurée en 1844 par M. Arraud, p.s.s. Le Cabinet de Lecture paroissial lui succéda, en fé-

(8) *B. R. H.*, 1942, p. 91.

(9) Voir R. P. Théophile Hudon, S.J., *l'Institut Canadien de Montréal et l'affaire Guibord*.

vrier 1857 sous la direction de M. Regourd, p.s.s., et paraît avoir débuté dans l'ancienne chapelle méthodiste, rue Saint-Sulpice, qui déjà avait logé une couple de bibliothèques. Le 7 février 1860, on inaugurait l'édifice que tout Montréal a connu et qui était sis à l'angle nord-est des rues Notre-Dame et Saint-François-Xavier. Après un demi-siècle d'une grande vogue le Cabinet de lecture dût disparaître. Sa clientèle, petit à petit, s'était éloignée et ne le visitait guère. L'édifice fut livré au démolisseur parce que des capitalistes voulaient asseoir sur l'emplacement le gratte-ciel « Transportation ». Quant à l'institution même, elle renaissait des mois plus tard, rue Saint-Denis, sous un autre nom, plus vigoureuse et plus intéressante que jamais.

### UN SOUVENIR

A l'hiver de 1889-1890, M. Edmond-Marie Templé, qui promena son activité dans le journalisme, dans le théâtre et dans l'enseignement, fit une tentative qui parût avoir chance de succès. Il essaya de fonder la « Bibliothèque industrielle de Montréal », au moyen d'une souscription populaire. Il ne demandait à chaque citoyen que la minime somme de un dollar. Sur versement, il délivrait une carte de « membre-fondateur », qui donnait au titulaire « droit à une admission permanente ».

Plusieurs, sans doute, firent comme nous et lui confièrent leur obole, car notre carte porte le No. 1699. Cependant, la bibliothèque resta dans les limbes. Les dons ne furent peut-être suffisants que pour couvrir les frais de propagande. Toujours est-il que le projecteur alla mourir obscurément à Sainte-Louise-de-l'Islet, le 20 mars 1895. Mais n'est-ce pas de ce mouvement que sortit la bibliothèque municipale, dont le premier local fut le Monument National, rue Saint-Laurent.

### LA BIBLIOTHEQUE DE SAINTE-CUNEGONDE

Vers 1892, M. Pagé ou M. Rivet avait une petite bibliothèque « circulante », angle des rues Vinet et Workman. Comme le nombre

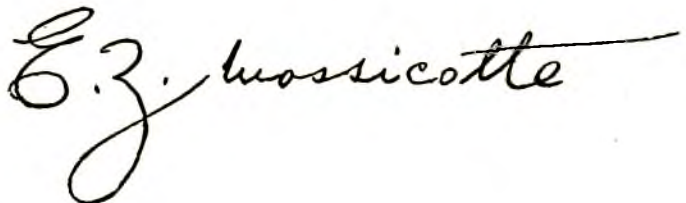


de lecteurs augmentait, la municipalité de Sainte-Cunégonde, à l'instigation de M. le curé F.-X.-E. Ecrément, fonda en 1905 une bibliothèque publique dont le soussigné fut le conservateur. L'institution était logée dans le bel hôtel-de-ville de la localité. Peu de temps après, la cité de Montréal annexait Sainte-Cunégonde. Néanmoins, la bibliothèque suburbaine, avec ses 3,000 volumes, très variés, resta accessible au public et elle était fréquentée annuellement par plus de dix mille lecteurs, lorsque les commissaires de la métropole décidèrent en 1915 de « verser son actif en volumes » dans celui de la grande bibliothèque municipale, rue Sherbrooke est. <sup>(10)</sup>

La partie ouest de Montréal ressentit vivement la perte qu'elle faisait. Les lecteurs se recrutaient dans les quartiers Saint-Joseph, Saint-Gabriel et Saint-Henri. En plus, les jours fériés, la bibliothèque était spécialement ouverte aux jeunes qui s'y rendaient nombreux, car ils y trouvaient une jolie collection de journaux et de livres illustrés. Ces jours-là, un groupe de dames patronesses venait aider le bibliothécaire à exercer une surveillance effective.

\* \* \*

Evidemment, il nous aurait fallu mentionner parmi les bibliothèques privées, celles du juge Georges Baby, du juge L.-W. Sicotte, de l'honorable P.-J.-O. Chauveau, de l'honorable L.-H. La Fontaine, de Jacques Viger, de l'abbé H.-A. Verreau et de L. Lamontagne. Et parmi les bibliothèques d'institutions : celles de l'université McGill, de l'Union Catholique, de l'Ecole normale Jacques-Cartier et diverses bibliothèques paroissiales.



---

(10) *B.R.H.*, 1930, p. 580-594